

# Phelippe, lo comi

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 52

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193984>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**Pompon** (52 centimètres) est, par l'aspect, la sœur jumelle de Pomponnette, mais elle n'a pas eu le malheur qui est arrivé en naissant à Pomponnette qui perdit la parole. Pompon parle. Elle dit « papa et maman », comme vous et moi.

**Boubou, Pomponnette et Pompon** ont toutes trois des qualités diverses, et au total toutes trois la même valeur. Elles sont faites du meilleur bois; leur tête est en biscuit; tout est incassable; elles sont articulées des pieds à la tête. Le prix de chacune d'elles est de 9 francs, prise dans nos bureaux. Envoi franco (port et emballage compris: 10 francs).

Prière de presser les demandes. De telles poupées, à ce prix, sont une occasion rare, et nous en manquerons, assurément.

### Phelippe, lo comi.

S'on vâo avâi bon teimps, faut adé tâtsi dè sè fèrè bin vairè dè clliâo qu'ont oquiè à no coumandâ.

Dâo teimps iô on fasâi onco dein tsa-quiè veladzo lè z'exerciço dè la demeindze po lè grenadiers, lè vortigeu, lè mouscatéro et lo dépou, po lè manteni dein la maniance dâo petâiru et dâi demi-tou, lo tambou tapâvè la retraite lo deçando né, et la demeindze, quand rappelâvè, tsacon dévessâi s'amenâ, armâ et équipâ, sein l'abreçâ, po allâ passâ duè z'hâorès dè teimps su la pliace d'armès.

Onna demeindze, que fasâi onna raveu qu'on chavè sein remoâ, lo comi dè B... fasâi caminâ su la pliace lè dozè sordâ dè son contingent, à n'hâorès dâo matin. Lo deçando, iô l'étâi z'u pè Lozena, lâi s'étâi on bocon attardâ pè lè Trai-Suisses, kâ l'étâi quartettârè, et lo leindéman, lo pourro diablo avâi onna sâi dè la metsance; et quand faillâi fèrè traci sè z'hommo âo redou dâo sêlâo, faut pas êtrè ébahî se tot ein coumandeint: « Portez, arme! Arme, bras! Décendez, arme! » guegnivè à tot meimeint dâo coté dè la pinta. Assebin, après onna petita demi-hâoretta, que lâi seimbiâ rudo granta, coumanda: « Harte, front! En place, repos! »

Adon, reinfatè son sâbro dein lo fourreau, trait son chacot po preindrè son motchâo dè catsetta po sè panâ lo front, et fâ: « Quoui payè quartetta? »

Ma fâi, sè z'hommo sè vouâitont; pas ion n'avâi pi demi-batz dein son bosson, et nion ne repond rein.

Furieux dè vairè que nion n'offressâi rein, Phelippe, lo comi, qu'avâi tant sâi et que sè peinsâvè dè fèrè lo resto dè l'exerciço à l'ombro, à la pinta, sein que cein lâi cotâi oquiè, sè dese ein limémo: « Ah! l'est dinsè! n'y ein a pas pi ion qu'aussè l'acquouet dè payi demipot! eh bin, atteindè, vilhies routès! »

Adon sè recoulè dè trâi pas, trait son sâbro, et coumandè dè 'na voix grindze: « Garde à vous! Portez, arme! Par file à droite, droite! En avant..., arche! »

Et lè fe traci tantquie contrè lè midzo, que l'étiont ti reindus et mafis coumeint après duè vouarbès dè vouagnésion.

La demeindze d'après, lè sordâ, que sè tegnon po avertis, aviont prâi dâi precauchons. Assebin âo premi: « En place, repos! » lo petit Henri, qu'étâi dein lè vortigeu, lâi fâ:

— Vein-no bâirè on verro, comi?

— Bin se te vâo, Henri, se repond.

Et tota la beinda lâi allâ, que lâi res-tiront la mâiti dâo teimps dè l'exerciço.

### Souvenirs de nouvelle année.

O jour de l'an, ô premier janvier, que j'ai vu de tes pareils passer sur ma tête grise! C'est toi qui m'a creusé ces rides au coin des yeux, et ces larges sillons sur mon front, autrefois si uni; c'est toi qui as impitoyablement arraché les cheveux que j'avais si épais; c'est toi qui as blanchi ceux qui me restent! Ils étaient si noirs! Mais, va, je ne t'en veux pas, moi. Tu me rappelles de beaux souvenirs, et j'aime ta bonne venue comme aux premiers jours de mon enfance quand tu m'arrivais avec des fleurs dans les mains, de bonnes dragées dans les poches et de bons gros baisers sur les lèvres. Je t'aime comme je t'aimais à DIX ANS.

Quelle belle et admirable faculté que l'imagination! quelle finesse, quelle profondeur dans ce don précieux qui nous permet d'évoquer les ombres du passé et de scruter les arcanes de l'avenir!

Je suis là dans mon grand fauteuil, à 60 ans de distance de ce mot joyeux: *diez ans!* et je n'ai cependant qu'à vouloir, et je me revois tel que j'étais alors.

Mes cheveux ont blanchi, ma tête s'est inclinée, mes dents sont parties sans recourir à la main du dentiste, mes jambes fléchissent quand je marche, mes yeux n'y voient plus, et cependant je regarde à travers ces soixante années de distance et je me revois turbulent gamin à tête légère et folle, mes beaux cheveux épars, mordant avec mes bonnes dents à même d'une grosse pomme verte, ou grim-pant comme un singe tout au haut d'un vert peuplier pour dénicher une petite famille que j'ai aperçue d'en bas, grâce à mes bons yeux de lynx.

O, premier janvier, que je t'aimais à dix ans! Mon vieux Pierre, mon bon Jacques, mon vieil ami Lucien, vous rappelez-vous le bon maître d'école de notre village? Comme il nous aimait! Comme il s'appliquait à nous tracer un beau modèle de lettre de nouvelle année! Et nous, penchés sur une belle feuille de papier, toute bariolée de fleurs et de bons-hommes dorés, nous tâchions d'imiter les belles majuscules du maître! Et quand nous avions réussi, quelle joie, quels cris d'allégresse, quels trépiglements!

Puis le grand jour arrivait. Ce jour-là, il n'était pas nécessaire de m'éveiller. Dès les six heures du matin, le cœur me battait dans la poitrine; je pesais mes espérances, je me rappelais ce que j'avais vu; le moindre signe de ma mère, le moindre geste, le moindre mot de mon père, rien ne m'avait échappé.

Mon père était rentré à huit heures du soir avec un grand paquet blanc sous son paletot... Ma mère avait parlé bas à mon père en me regardant.

Enfin l'heure sonnait... Je courais palpitant dans la chambre de mes parents... Je récitais mon compliment sans y comprendre un seul mot; mais on me trouvait charmant; ma lettre était déclarée superbe: « Quelle belle écriture! » disait mon père.

— Vois donc, quel style! disait ma mère.

Pauvre maître d'école! c'était lui qui avait dicté la lettre, et c'est moi qui recueillais les louanges et les compliments. Combien d'hommes aujourd'hui font comme moi, et reçoivent les récompenses qui reviendraient de droit à leur maître d'école.

Puis les cadeaux pleuvaient, c'était un cheval de bois, une voiture, des images magnifiquement enluminées, et une averse de dragées et de croquets.

O mes étrennes de janvier, je n'ai plus aujourd'hui mes dents pour vous croquer.

\* \* \*

Je revois aussi mes beaux *vingt ans*. J'avais la tête droite, la taille souple, la poitrine bien en avant, j'aspirais l'air à pleins poumons. Ah qu'il faisait bon vivre à vingt ans! Rien que d'y penser, je sens une chaleur fortifiante qui court dans tout mon cœur, comme un verre de vin généreux.

A vingt ans, les goûts changent et les étrennes aussi.

A vingt ans, on ne reçoit déjà plus tant d'étrennes, mais on donne déjà.

A vingt ans, on paie l'impôt de l'amour et de l'amitié, impôts charmants pour les âmes généreuses, et pour lesquels on ne se fait jamais tirer l'oreille.

O ma Catherine, tu étais alors ma douce fiancée, tous les jours étaient pour nous des premiers de l'an, et les souhaits que nous faisons n'étaient pas menteurs: l'année était bonne et heureuse alors. Cette année-là, le premier janvier, nous échangeâmes nos deux anneaux de fiançailles et nous jurâmes de nous aimer toujours, de ne jamais nous séparer.

Nous avons tenu la moitié de nos serments: nous nous sommes aimés toujours! Nous nous sommes mariés.

Puis, à *trente ans*, le premier janvier, Dieu a béni notre amour et tu m'as donné ma Cécile, ma fille aux beaux yeux noirs.

O mes chères étrennes de trente ans, vous avez été les meilleures!..

\* \* \*

A *cinquante ans*, aussi un premier janvier, nous nous sommes quittés. La mort impitoyable est venue chez nous... Tu m'as dit: « Vis pour notre enfant! » Et je t'ai obéi. J'ai vécu pour elle. Elle pleure en regardant ton beau portrait, pâle image de ce que tu étais alors, ô ma Catherine aimée!

O mes tristes étrennes de cinquante ans, que n'avez-vous été les dernières!!!

\* \* \*

Et maintenant, quelles étrennes vas-tu m'apporter, ô premier janvier 1894? M'apporteras-tu la fin de mon long voyage? Me signeras-tu mon passeport pour l'éternité?

Seigneur, je m'incline devant ta volonté! Toi seul sais ce que renferme l'avenir dans les plis de son lugubre manteau. Je suis prêt, si tu le veux, à dire adieu à ces vieux meubles que j'achetai avec ma Catherine; je suis prêt à troquer mon grand fauteuil et ma robe de chambre, contre le linceul et la robe de sapin.

Vieux amis de mon temps, jeunes gens